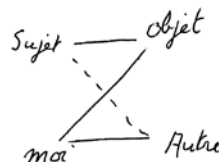


Le graphe : un jardin aux sentiers qui bifurquent – troisième partie

La question du sujet

Avec le graphe, il pourrait sembler qu'on possède la « clef universelle »¹ pour poser la question du sujet.

Pour écouter et laisser la place à la personne qui vient nous voir, il faut d'abord non pas nous demander si elle correspond à telle ou telle catégorie diagnostique (névrose, psychose, perversion), mais il nous faut poser la question du sujet. La question préliminaire à tout traitement de la psychose ne doit jamais être celle du diagnostic, elle n'est pas de savoir s'il s'agit d'une « psychose » ; la question préliminaire consiste à se plonger dans la question du sujet, c'est la question du sujet ; c'est l'essence même du schéma L. Au lieu même où toute relation, y compris la relation intersubjective, semblait pouvoir se réduire à une relation imaginaire entre quelque chose qu'on observe (l'objet) et celui qui observe (le moi), il s'agit de faire apparaître l'axe symbolique qui met le sujet S en question à partir du grand Autre, A.



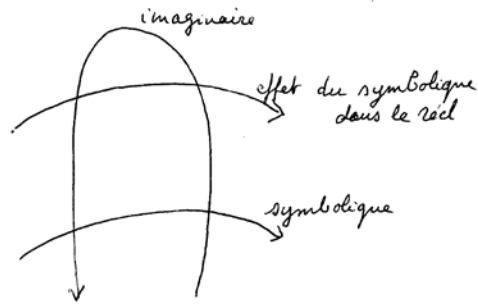
Y a-t-il une réponse universelle ? La place de la jouissance primordiale

Si le graphe nous donne la clef universelle pour la question du sujet, ne nous donnerait-il en plus la réponse universelle ? Et cette réponse serait fournie par le signifiant du grand Autre barré, une réponse qui consisterait en une fin de non-recevoir émise de la place où cet Autre est appelé et où il n'y a personne qui réponde. Ceci ne suffit pas. Reprenons l'ensemble du graphe.

La piste imaginaire de l'intention de notre graphe est celle du moi et de son objet. Le graphe prend en considération le croisement de ce fil avec la piste symbolique et ensuite le croisement de ce même fil imaginaire, avec non pas la piste réelle, mais avec les « effets du symbolique dans le réel »².

¹ Ecrits, p.815.

² *D'un Autre à l'autre*, p. 252.



La piste des effets du symbolique dans le réel – le deuxième étage du graphe – produit-elle un message ? Autrement dit peut-on interpréter le réel au sens classique de l'interprétation qui consisterait à dire le sens de ce réel ou à décrypter le message adressé depuis le lieu du réel ? A l'endroit où l'on attendrait le message, nous n'avons qu'un signifiant, le signifiant du grand Autre barré et donc pas de sens. Il ne faut absolument pas comprendre ce signifiant comme une enveloppe et un papier réels sur lesquels serait inscrit le message « le grand Autre n'existe pas » ou « la mère est châtrée » ou encore le mot d'ordre « il n'y a pas de position exceptionnelle ». Ce signifiant n'a pas de consistance par ce qui serait son propre message, mais seulement pour autant qu'il soit convoqué au lieu d'un signifiant quelconque ; par exemple « le chien fait miaou » implique la fabrique de la vérité, mais une fabrique sans aucun recours ultime pour fonder la vérité, c'est le côté sans-foi de la vérité.

Le message en général se présente toujours comme une certaine unité, comme 1. Le signifiant du grand Autre barré qui se présente à la place du message dans la piste supérieure, est *sans aucun message*, c'est l'absence de tout message émis par le grand Autre ; car le grand Autre n'est jamais une personne et plus généralement, il n'existe pas. Puisqu'il est sans message dûment constitué, ce signifiant peut s'écrire comme : -1, « moins un », c'est-à-dire signifiant moins le message comme un. La seule chose qu'il signifie, son signifié, c'est son propre rapport à ce qu'il ne signifie rien en lui-même, on peut écrire :

$$\frac{S(A)}{\text{ce qu'il signifie}} = \text{ce qu'il signifie}$$

$$\frac{-1}{\text{signifié}} = \text{signifié}$$

$$\begin{aligned} \text{signifié}^2 &= -1 \\ \text{signifié} &= \sqrt{-1} \end{aligned}$$

Ce nombre, dit « imaginaire » par les mathématiciens, mais qu'il vaudrait mieux dire complexe pour éviter toute confusion avec notre imaginaire, se présenterait comme un être, l'être du signifié par le signifiant du grand Autre barré. Mais on a déjà vu une grande complexité à propos du fantasme : sujet barré et objet a. Ici, cette complexité

s'éclaire : c'est un être tout en défaut qui n'existe que par son défaut et qui insiste par son défaut lui-même en raison même du signifiant du grand Autre barré.

Ce jeu entre le grand Autre barré et l'être qu'il signifierait, c'est ce qui se joue à la place de la jouissance. Quel que soit l'emploi du terme jouissance, elle se joue toujours à l'endroit d'une défaillance radicale du sens, du message et de l'être lui-même. C'est toute l'importance de l'introduction de la pulsion de mort par Freud ; c'est en ce lieu dévasté de tout être et de tout sens que la jouissance vient s'inscrire. Mais le terme de jouissance est essentiellement équivoque. D'une part le terme de « jouissance » peut désigner toutes les formes extrêmes d'attachement sans limites à tel ou tel objet... de jouissance ; et là, le « sans limites » indique en lui-même que ces multitudes d'objets ne font que tenter de masquer ou de combler le vide radical de tout sens, de toute pensée, de tout être. D'autre part le même terme de « jouissance » désigne l'absence radicale du sens, de l'être, de la pensée. Quand on entend dire que la subjectivité moderne revendique la jouissance infinie et qu'il faut couper cette jouissance, il s'agit bien entendu de la jouissance qui ne cesse de combler la jouissance fondamentale, la jouissance qui comble l'absence radicale et il s'agit de couper cette jouissance seconde pour retrouver le fond même du Non-Être qu'est la jouissance primordiale.

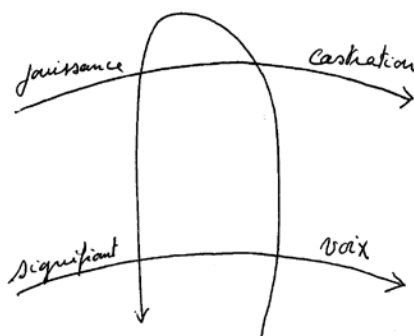
Le vrai « je » de la jouissance, le sujet de la jouissance primordiale est entièrement en défaut et par défaut, à une place vide : « Je suis à la place d'où se vocifère que "l'univers est un défaut dans la pureté du Non-Être". Et ceci non pas sans raison, car à se garder, cette place fait languir l'Être lui-même. Elle s'appelle la Jouissance, et c'est elle dont le défaut rendrait vain l'univers »³.

Nous pouvons écrire ce « je » de la jouissance très précisément dans le *cogito* lacanien. On trouve le sujet de l'inconscient à partir des turbulences propres à l'inconscient et qui constituent les pensées de l'inconscient. Mais si l'on veut s'inscrire dans le champ de la psychanalyse, pas moyen de tenir en une seule unité « je pense » ou le mouvement des pensées inconscientes et « je suis » ou une certaine constatation figeante de ce qu'est le sujet. La disjonction s'impose : « ou je ne pense pas ou je ne suis pas ». On peut bien sûr choisir « je pense » (et alors « je ne suis pas » et c'est le symbolique qui prime) ou choisir « je suis » (et alors « je ne pense plus » et c'est l'imaginaire qui prime) ; en dehors de ces deux possibilités, il reste encore une troisième possibilité le champ où « je » défaille radicalement des deux côtés : « je ne pense pas et je ne suis pas ». C'est le « je » de la jouissance qui correspond strictement à l'Autre radicalement barré.

Bien sur, il est possible de donner une consistance à l'Autre par l'amour, une consistance imaginaire ; il n'existe comme grand Autre que pour autant que je l'aime. On aurait ainsi un sujet qui serait fondé sur un « *amo ergo sum* » qui soutiendrait en même temps le sujet aimant et l'existence de l'Autre aimé. Mais il faudrait reprendre une disjonction semblable à celle du cogito et cette nouvelle disjonction « ou je n'aime pas ou je ne suis pas » sans doute plus radicale est sans doute plus radicale que la disjonction du cogito ; je ne puis aimer qu'à la condition d'abandonner mon être même et je ne puis être qu'à la condition de ne plus aimer. Ici aussi, il faudrait tenir compte de la position « et je n'aime pas et je ne suis pas » et c'est là seulement que nous toucherions le « je » de la jouissance. Si l'on prend en considération la question de la jouissance dans sa forme primordiale « je ne pense pas et je ne suis pas » ou « et je n'aime pas et je ne suis pas »,

³ Ecrits, p. 819.

on voit que « penser » ou « aimer », se présentent comme des solutions vraiment précaires pour donner corps à l'Autre - il faut toujours recommencer à zéro -, trop précaire pour y fonder notre question, la question du sujet et d'un grand Autre consistant (à savoir l'axe symbolique A-S du schéma L). Avec le signifiant du grand Autre barré et avec le « je » de la jouissance qui est complètement absenté, nous sommes arrivés à la complète subversion du sujet. Retour au zéro absolu donc ? Non ! Nous avons la charge de cette jouissance dévastée, du grand Autre barré, non pas simplement dans la solution trop simple de le faire exister en l'aimant, mais en soutenant tout le travail dialectique explicité dans le graphe toujours à reprendre, en soutenant la dialectique du désir.



La castration.

C'est dans la suite de la jouissance que s'impose la castration, c'est « le ressort majeur de la subversion même que nous tentons ici d'articuler avec sa dialectique »⁴, la subversion du sujet avec la dialectique du désir.

Avec Freud qui introduit la castration dans la formation du désir, on ne peut plus ignorer le complexe de castration pour penser le sujet ; il faut partir aussi sur la ligne des effets du réel dans le symbolique, à savoir de la jouissance primordiale et de la place désignée de la jouissance pour comprendre le complexe de castration. Mais il ne suffit pas de s'en tenir à une position uniquement négative, d'un rien de penser et d'être ou d'un rien d'aimer et d'être. Ce n'est pas seulement un zéro mythique qui est en jeu. Avec le signifiant de l'Autre barré, nous n'avons pas simplement un zéro ou un néant. « C'est plutôt du signifiant du manque de ce symbole zéro qu'il nous paraît s'agir en notre cas »⁵. Autrement dit S de grand A barré ne peut pas servir simplement de symbole ou de signalisation pour ce manque constaté.

Il implique au contraire toujours déjà d'en faire quelque chose. La jouissance primordiale n'est pas un pur vide, un pur néant de désir. Le signifiant qui pointe ou qui localise la jouissance, c'est-à-dire S de grand A barré, n'est pas un simple message à titre d'information, n'est pas un symbole, il ouvre un faire, il commande ; mais son commandement reste intransitif, il ne commande pas quelque chose qui serait déjà déterminé, il n'y a « aucun automatisme dans son emploi subséquent »⁶. Si l'on imagine maintenant une loi de la jouissance qui commande, on imagine à partir de la piste

⁴ Ecrits, p. 820.

⁵ Ecrits, p. 821.

⁶ Ecrits, p. 821.

imaginaire et elle commande à partir de ce qui serait le message, mais ce n'est qu'un signifiant commandant la jouissance intransitive : « jouis ». C'est un impératif absolument catégorique parce qu'il n'est conditionné par aucun objet. Il s'ensuit qu'il ne saurait admettre aucune application directe de directives qui seraient prédonnées. À ce commandement « jouis », « le sujet ne pourrait répondre que par un : "j'ouïs" », « j'ai entendu », j'ai entendu le fond de jouissance primordiale au cœur même de ce qui se joue dans le grand Autre qui n'existe pas et ce fond de jouissance m'intime d'y répondre en inventant. C'est le trou du symbolique qui implique son efficacité : c'est le réel de la jouissance qui a des effets dans le symbolique. La jouissance est donc interdite, interdite parce qu'elle ne peut être qu'entre les dits, entre les lignes du symbolique et le symbolique lui-même s'inscrit dans le creux de ce réel pointé par la place de la jouissance, par S de grand A barré.

Quand on parle de la castration comme coupure de toutes les jouissances secondaires (les jouissances qu'il serait plus pédagogique de nommer plaisirs sans limites), il faut bien comprendre que cette coupure vise positivement à mettre en jeu ou à mobiliser la jouissance primaire, c'est-à-dire le signifiant du grand Autre barré qui m'intime l'invention ; c'est là que se jouent les effets du réel dans le symbolique. Et c'est pour mettre en jeu cette coupure – déjà bien tracée dans S de grand A barré – que la pulsion est convoquée comme pure coupure à partir de la demande, de la demande qui vaut comme la matière très concrète de la cure. Et la castration est ce qui résulte de cette opération où le sujet s'est trouvé dans la pulsion, dans la coupure très concrète de la demande intransitive. Loin d'être la résection d'un petit bout de chaire, la castration est un processus continu d'invention au niveau du signifiant et à partir du Réel, tel qu'il est pointé par le signifiant du grand Autre barré.

Le circuit phallique.

Le processus de la piste des effets du réel dans le symbolique, tel qu'il va de la jouissance à la castration et tel qu'il mobilise la jouissance primordiale implique bien sûr un sacrifice, pas n'importe quel petit sacrifice ou n'importe quelle petite castration, mais la castration de ce qui soutiendrait tous les désirs (et toutes les jouissances secondaires) sans exception, à savoir « le phallus »⁷. La difficulté c'est que ledit phallus indique l'objet qui vient combler le vide du réel ou ce que Lacan appellera l'absence de rapport sexuel, mais aussi, en mettant le doigt sur un trou pour le combler ou le boucher, on est aussi en train de l'indiquer et le phallus n'est pas sans indiquer en lui-même le vide, le sacrifice radical. Le phallus, comme ce qui comble le vide, c'est le phallus dans sa fonction imaginaire, classiquement c'est l'objet du désir de la Mère ou le phallus de la Mère non châtrée et c'est lui qui vient « donner corps à la jouissance, dans la dialectique du désir »⁸. Mais ça ne suffit pas, parce que, si le phallus comble imaginairement tout manque, et en tant qu'il se situe au lieu du manque radical, il est aussi le symbole du manque : « l'organe érectile vient à symboliser la place de la jouissance (à entendre la jouissance primordiale), non pas en tant que lui-même, ni même en tant qu'image, mais en tant que partie manquante à l'image désirée »⁹, la fonction du phallus est ici symbolique.

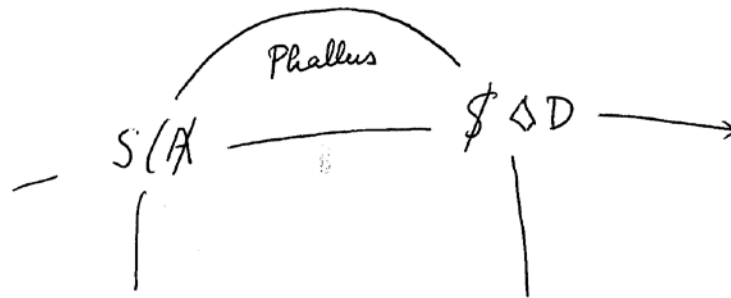
⁷ Ecrits, p. 822.

⁸ Ecrits, p. 822.

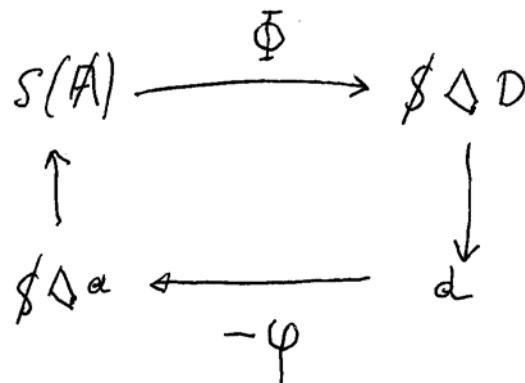
⁹ Ecrits, p. 822.

Le phallus imaginaire est toujours susceptible de manquer ; bien plus, il est toujours ce qui va venir à manquer puisqu'il n'est que le bouche-trou d'un manque nécessaire : Lacan l'écrit donc « moins phi » et « petit phi ». C'est ce qui se joue dans le non radical émis par le Nom-du-Père à l'endroit du désir tout puissant de la Mère, c'est ce qui se joue dans la castration de la mère qui peut être imaginée. Pourtant cette opération de négation ne va pas – et c'est là le plus important – sans une production toute nouvelle de relance du processus symbolique et c'est la fonction symbolique – notée « grand phi » - qui apparaît.

Le phallus suppose tout à la fois une fonction imaginaire qui correspondrait à la piste de l'intention imaginaire et une fonction symbolique correspondant à la piste des effets du réel dans le symbolique. Nous ne pouvons pas inscrire le phallus comme un point discret dans le graphe, mais seulement comme le mouvement complexe impliqué par à l'étage supérieur du graphe. Le phallus n'est pas inscrit ponctuellement dans le graphe parce qu'il implique la structure globale du graphe, qui explicite ce que serait une relance par le fait même de passer d'une piste à une autre et à leur articulation, précisément dans l'exercice de l'attention également flottante.



Ce circuit doit être explicite plus largement dans le graphe, parce que ledit phallus est puisé au lieu même du manque qui fait le *désir* de l'Autre, soit au lieu même de la dérivation *imaginaire* de la chaîne symbolique supérieure (et non pas simplement au niveau de l'intention générale du sujet). Un cercle symbolico-imaginaire est donc impliqué dans le phallus pour articuler sa fonction imaginaire et sa fonction symbolique non pas simplement dans l'ensemble ou la généralité du schéma, mais plus précisément dans sa partie supérieure :



On passe ainsi de la fonction imaginaire à la fonction symbolique du phallus et réciproquement en un cercle que Lacan nomme « l'équation de l'imaginaire au symbolique » qui positive le phallus et que je nommerai le « circuit phallique ». Ce qui lui donne sa valeur positive, ce n'est ni l'imaginaire tiré du désir, ni non plus simplement le lieu de la jouissance, c'est ce circuit qui est une autre forme de l'attention également flottante. En passant à l'étage supérieur de ce cercle, le phallus « devient grand Phi, le phallus symbolique impossible à négativer, signifiant de la jouissance »¹⁰.

C'est ce cercle qui permet tout à la fois d'expliquer les particularités de l'abord de la sexualité par la femme, et c'est du côté de la névrose (c'est grand Phi qui prime) et les particularités de l'abord de la sexualité par l'homme et c'est du côté de la perversion (c'est moins petit phi qui semble prédominant).

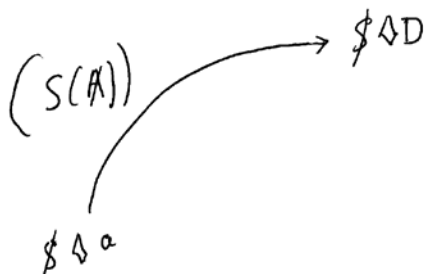
La perversion accentue la fonction du désir chez l'homme et la dominance du fantasme ; le fantasme et l'objet a, se présente ainsi comme le substitut imaginaire du grand Autre barré présent à l'étage supérieur. Pour répondre à la question du désir, le sujet (homme et pervers) « se fait l'instrument de la jouissance de l'Autre » en rabaissant la jouissance primordiale au niveau imaginaire du désir et de son accomplissement dans le dispositif pervers du fantasme. La perversion et la sexualité proprement masculine se réduisent à mettre en avant la ligne inférieure du cercle phallique.

Le névrosé, « hystérique, obsessionnel ou plus radicalement phobique, est celui qui identifie le manque de l'Autre à sa demande, grand Phi à D »¹¹ : autrement dit, le manque de l'Autre est tout de suite reporté à D, c'est la ligne qui va de S de grand A barré à la pulsion qui est concernée. Vu l'importance de la demande, présente dans la pulsion, il est facile de basculer dans une réponse à la demande – c'est-à-dire d'ignorer l'étage supérieur du graphe. Au contraire de toute réponse comblante, il faut maintenir la frustration – c'est pour Freud, une nécessité absolue pour toutes les innovations ou les inventions de nouvelles formes de psychanalyse -, parce que la frustration nous place justement dans la demande intransitive et dans la coupure inhérente à la pulsion. Même s'il se situe sur la ligne supérieure et s'il est bien entendu confronté au grand Autre barré, le névrosé s'accroche à un grand Autre qui existerait et ainsi, il court-circuite le signifiant du grand Autre barré, il l'évite autant que possible (ce qui est évident dans la phobie), et, pour ce faire, il remplace le signifiant du grand Autre barré (qui n'existe pas

¹⁰ Ecrits, p. 823.

¹¹ Ecrits, p. 823.

et qui le mettrait dans la position de devoir inventer), il le remplace par la demande qu'il prête au grand Autre. Mais cette demande implique déjà l'objet de la demande, en deçà même du signifiant du grand Autre barré ; et, en cela, elle est tributaire du fantasme qui, via l'escamotage du manque du grand Autre barré, conduit à la position de la pulsion :



Tout le processus dépend de « son angoisse du désir de l'Autre » qu'il faut comprendre comme l'angoisse devant le signifiant du grand Autre barré ; car le désir qu'il attribue à l'Autre (qui n'existe pas) n'est que l'envers de sa propre angoisse devant les implications effectives du signifiant du grand Autre barré. On pourra situer les trois formes principales des névroses sur ce mouvement : la phobie au milieu tente de conjurer immédiatement l'angoisse du désir de l'Autre, dépendant du S de grand A barré ; la névrose obsessionnelle au début forme « son fantasme à accentuer l'impossibilité de l'évanouissement du sujet » ; l'hystérie à la fin maintient l'insatisfaction de la pulsion en se dérochant comme objet dans un affolement de la pulsion.

Dès qu'est apparu le grand Autre dans le graphe s'est posée la question du Père ou du Nom-du-Père qui viendrait le supporter concrètement (par une personne ou par un signifiant). Mais il faut chaque fois tenir compte du chemin qui bifurque à cet endroit précis de l'équivoque de l'Autre et ne pas s'engager unilatéralement dans le grand Autre comme personne. Ici, au niveau supérieur et avec le névrosé, c'est encore le S de grand A barré qui est évité pour soutenir le grand Autre du côté d'une personnification : « l'image du Père idéal (formée dans cette flèche) est un fantasme de névrosé »¹². Si la Mère semblait pouvoir se situer plus facilement dans la demande, dans le premier étage du graphe, le Père chez le névrosé « fermerait les yeux sur les désirs ». Et fermer les yeux sur les désirs proprement dits, les désirs de l'Autre, laisse dans l'ombre les deux places du désir et du S de grand A barré dans le circuit phallique.

Exemple. Je reprends mon exemple premier « ce n'est pas ma mère ». Pour l'entendre avec l'attention également flottante qui convient, nous avons vu que l'équivoque de l'Autre s'ouvre sur la dialectique du désir. Celle-ci implique le circuit phallique. « Ce n'est pas ma mère » peut ici se comprendre du côté de moins phi, comme une possibilité perverse d'employer la mère, qui est mise au-devant de la scène pour un scénario pervers (ce qui est mis à l'avant comme fétiche, « ce n'est pas ma mère », comme on dirait « la mère n'est pas châtrée ») ou plus du côté du grand Phi, comme une possibilité névrotique de mettre à l'écart l'axe du désir et du S de grand A barré pour promouvoir le fantasme du Père idéal. L'intérêt de cette dichotomie n'est pas de placer le patient qui a dit « ce n'est pas ma mère » dans l'une ou l'autre de ces voies (perversion ou névrose),

¹² Ecrits, p. 824.

mais au contraire de circuler dans ce jardin aux sentiers qui bifurquent, entre la fonction imaginaire d'un phallus manquant (moins petit phi) et la fonction symbolique d'un phallus impossible à négativer (grand Phi) qui, à partir de la jouissance primordiale ouvre les voies possibles de la pulsion ; dans tout ceci, « ce n'est pas ma mère » finit par s'effacer pour laisser jouer le mécanisme du phallique détaché de l'imaginaire de la mère.

La vraie fonction du Père n'est pas de s'opposer au désir, au désir de la mère toute-puissante par exemple – « ceci n'est pas ma mère » - mais « d'unir (...) un désir à la Loi »¹³, à savoir d'enclencher le désir qui se présente à partir de l'Autre du premier étage sur la Loi par excellence, la Loi du signifiant du grand Autre barré, c'est une Loi avec un grand L, parce que c'est une loi de la nature (c'est comme ça), mais c'est surtout une loi morale qui m'impose l'impératif catégorique d'inventer toujours à nouveau. Chez le névrosé, un certain enclenchement est bien présent, mais à la condition d'effacer S de grand A barré pour cacher son angoisse du désir de l'Autre ; d'où la grande pauvreté des inventions du névrosé.

Le Père est ainsi réduit à un Père idéal, Père mort en raison même de l'effacement de S de grand A barré, un Père « qui serait parfaitement le maître de son désir, ce qui vaudrait autant pour le sujet »¹⁴.

Les deux chemins – névrose et perversion – constituent bien deux écueils – Charybde et Scylla - que l'analyste doit éviter : il ne s'agit ni de soutenir un Père idéal qui, à partir des fantasmes, nous conduirait sans heurt aux possibilités ouvertes par la pulsion, ni non plus d'un désir qu'il s'agirait de mettre en jeu dans un scénario proprement fantasmatique. Au contraire, le circuit phallique explique « le principe du transfert dans ce qu'il a d'interminable »¹⁵. Ceci indique la valeur d'une « vacillation calculée de la "neutralité" de l'analyste », où la « vacillation » indique le flottement entre deux chemins et le « calcul » l'égalité des deux voies. Le point crucial étant de maintenir la place du S de grand A barré et, pour ce faire, l'analyste doit « préserver pour l'autre la dimension imaginaire de sa non-maîtrise, de sa nécessaire imperfection » tout en maintenant en même temps l'affermissement de son ignorance pour que chaque moment, chaque sujet de l'analyse soient toujours nouveaux, comme si c'était encore le premier moment d'une analyse.

« Le pervers s'imagine être l'Autre pour assurer sa jouissance »¹⁶ : il se met à la place de l'Autre/autre – grand Autre réduit au petit autre – dans la fonction imaginaire du fantasme. Le névrosé s'imagine être un pervers – c'est-à-dire part du fantasme du pervers pour s'assurer de l'Autre, du grand Autre qu'il se représente comme une personne, pour éviter le S de grand A barré. À partir de ce circuit, on peut comprendre comment on peut dire que la perversion est au principe de la névrose – et la névrose est comme le négatif de la perversion ; mais « cela ne veut pas dire que chez le pervers l'inconscient soit à ciel ouvert », car en mettant en avant son fantasme à partir de son désir, il se situe certes dans le circuit phallique, mais plus précisément dans la ligne inférieure et imaginaire du circuit, ligne qui ne correspond pas à l'inconscient.

¹³ Ecrits, p. 824.

¹⁴ Ecrits, p. 824.

¹⁵ Ecrits, p. 824.

¹⁶ Ecrits, p. 824-825.

L'inconscient est fondamentalement en jeu dans ces effets du réel sur le symbolique, c'est-à-dire à la ligne supérieure grand Phi ; ce qui est à ciel ouvert chez le pervers (moins phi), ce n'est justement pas l'inconscient, ce n'est pas la ligne qui va de la jouissance à la castration, mais la ligne qui va de son désir à son fantasme.

Nous pourrions lire le fantasme de deux façons radicalement différentes suivant la façon d'y comprendre la castration et la castration est ici de toute façon imaginaire puisque le fantasme se situe sur la dérive imaginaire de la piste symbolique supérieure. La castration imaginaire peut être comprise comme incluse dans a (et ce sera la perversion) ou dans S barré (et ce sera la névrose).

Du côté de la perversion, le moins phi est inclus dans l'objet a, le trésor inestimable supposé soutenir et être la cause de tout désir. Dans le *Banquet* de Platon, Alcibiade fait irruption dans la suite des discours qui font l'éloge de l'amour, pour faire l'éloge de Socrate et de ce qu'il cache en lui comme *agalma*, objet qui soutient le désir de tous ceux que Socrate rencontre et d'Alcibiade en premier. Cet objet, cet *agalma*, ne vaut que parce qu'il est manquant, à savoir parce qu'il est moins phi. Devant ce quelque chose ou rien, le sujet ne peut être que divisé. C'est aussi la division que nous rencontrons chez le fétichiste : division à propos du sexe manquant de la femme, qui, absent, est présenté sous le voile du fétiche. Le fétiche – dernier rempart devant le manque de pénis de la mère – est tout à la fois affirmation positive de l'objet de désir et absence, négation de ce même objet. C'est ce même battement qui se joue dans le transfert sur l'analyste comme objet de désir – présent/absent et qui conditionne le rapport transférentiel – amour ou haine – par rapport à l'analyste. Mais ce jeu du fantasme se jouant sur l'analyste dans le transfert n'est que ce qui cause le désir, pas la conséquence ou son effet. L'effet de l'objet a, du transfert, « l'effet amour-haine » ne doit pas nécessairement se jouer sur l'analyste et le plus souvent l'effet d'amour dans le cours d'une analyse se porte sur une autre personne que l'analyste. Dans le *Banquet*, Socrate a bien noté le jeu du fantasme dans lequel Alcibiade est pris par rapport à lui-même ; mais il fait remarquer que ce qui est visé par là ce n'est pas un amour d'Alcibiade pour Socrate : Alcibiade parade comme désirant – et sa parade inclut Socrate -, mais il parade pour un autre, pour Agathon, c'est Agathon qu'il aime et l'effet d'amour ne se joue pas sur la personne de Socrate. Dans l'analyse, le transfert joue bien sur cette parade fantasmatique où l'analyste tient la place de l'objet a, quelque chose ou rien ; mais cette parade fantasmatique et transférentielle vise un autre, aime ou hait d'abord un autre. Ce qui indique très clairement que le transfert ne se ferme pas sur la structure du fantasme et sur la perversion, même si cette dernière exhibe « l'articulation centrale du transfert »¹⁷.

Car le fantasme est aussi – attention également flottante – le point de départ du processus névrotique. Ici, le moins phi se glisse sous le sujet barré. Ce n'est plus l'objet qui est vu comme manquant, ce n'est plus l'objet a ; c'est le sujet qui s'imagine manquer et être castré : le névrosé s'imagine avoir subi la castration imaginaire et s'imagine devoir y répondre par un moi fort. Aussi, le névrosé tient à sa castration imaginaire, car elle lui sert de point d'appui pour faire l'impasse sur la jouissance de l'Autre, sur ce que lui rappelle continuellement S de grand A barré, à savoir ce signifiant pour lequel n'importe quel signifiant pourrait le représenter. Le névrosé est donc tout prêt à se reconnaître châtré et à se mettre sous la protection d'un grand Autre, d'un Père idéal qui lui permet de court-circuiter la place de la jouissance primordiale.

¹⁷ Ecrits, p. 826.

D'un côté comme de l'autre (perversion ou névrose), la castration règle le désir dans le circuit phallique. Même si c'est de façon imaginaire, le pervers soutient, met en avant et se consacre à la jouissance de l'Autre – « il s'imagine être l'Autre pour assurer sa jouissance » - et en cela, il indique – imaginairement – ce que le névrosé tente de camoufler – symboliquement. C'est l'alternance des deux trajets – névrose et perversion – qui permet de suivre la voie impliquée par la structure du graphe et qui est l'enjeu tout à la fois de la règle fondamentale de l'attention également flottante et des développements du transfert.

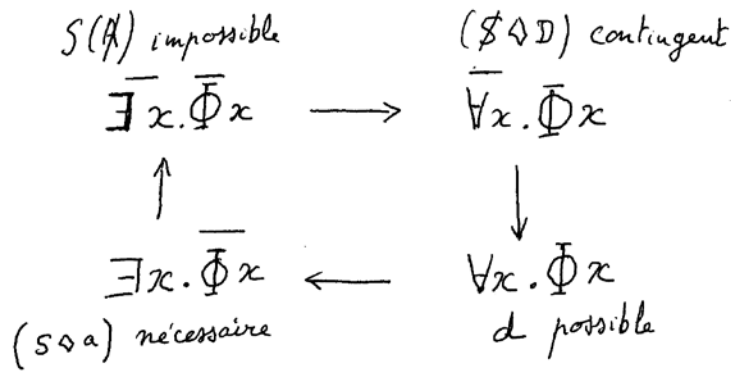
J'ai ainsi commenté la flèche qui va de la jouissance à la castration, et elle implique le circuit phallique développée en ces deux mouvements perversion et névrose. La castration ne veut rien dire d'autre que ce développement. « La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi et du désir »¹⁸. « Jouissance refusée » veut dire refus des jouissances secondaires pour poser la question de la jouissance primordiale, impliquée dans le S de grand A barré et entraînant la possibilité non pas de la matière pulsionnelle qui se fixerait sur un objet fantasmatique quelconque (aimer, voir, battre, etc.), mais la possibilité de la coupure pulsionnelle où tout peut se transformer (aimer/être aimé, voir/être vu, etc.). La jouissance est alors atteinte sur l'échelle renversée de la Loi et du désir : ce n'est pas le désir qui doit être brimé par la loi, au contraire, il doit être magnifié et trouver toute son ampleur dans l'effectivité de S de grand A barré ; la Loi, c'est la Loi du grand A barré qui nous pousse à créer, inventer pourvu que nous ne cédions sur aucune partie du circuit phallique (« ne pas céder sur son désir »). La castration implique ainsi tout à la fois la fonction imaginaire et la structure symbolique : il faut comprendre comment le manque s'inscrit toujours de façon très concrète, mais en même temps comment ce manque nous engage dans une possibilité infinie ouverte dans la pulsion.

Les formules de la sexuation

On pourrait maintenant comprendre le circuit phallique à partir de la différence entre le féminin qui relève du grand Phi et le masculin qui relève du moins phi. D'abord la dimension proprement masculine : la dimension du désir apparaît comme universelle et universellement possible : « pour tout x, phi de x », tous les humains sont concernés par le désir et par le circuit phallique qu'il implique. Mais cette universalité ne va pas sans poser un point de support nécessaire qu'est le fantasme et le fantasme apparaît comme extérieur à la question phallique proprement dite, précisément pour asseoir le mouvement phallique : « il existe un x non-phi de x ». Cette position soutenante du fantasme n'est pourtant qu'imaginaire. Dans la dimension proprement féminine, il faut donc mettre en évidence que ce qui soutiendrait le désir comme l'Autre du désir, extérieur au désir, n'existe pas¹⁹ : il n'y a pas d'Autre de l'Autre, « il n'existe pas de x non phi de x ». Et cette position d'impossibilité est inhérente au fonctionnement même du signifiant et elle ouvre sur « pastout », pas toutes les transformations contingentes inhérentes à la pulsion. Lesquelles relancent le processus du désir et donnent un nouveau sens à son universalité possible.

¹⁸ Ecrits, p. 827.

¹⁹ Dans ce sens, on dirait que « la femme n'a pas de fantasme ». Ce qui pêche par manque de flottement entre les deux lignes (imaginaire et symbolique) du circuit phallique.



On pourrait comparer ce circuit avec le tableau des formules de la sexuation du séminaire *Encore*²⁰ :

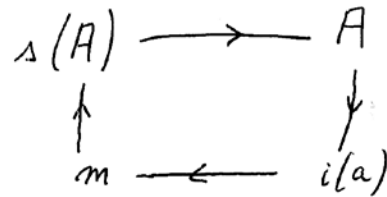
$\exists x$ $\forall x$	$\overline{\phi x}$ ϕx	$\overline{\exists x}$ $\overline{\forall x}$	$\overline{\phi x}$ ϕx
S		$S(A)$	a
	ϕ		ϕ

Il ne s'agit pas d'installer les femmes sur la ligne supérieure et les hommes sur la ligne inférieure du circuit phallique ou semblablement dans la partie droite vs la partie gauche du tableau des formules de la sexuation, mais de rester, pour les femmes et pour les hommes, dans le mouvement du circuit phallique. Et telle est précisément la fonction du graphe : de soutenir l'attention également flottante entre toutes ces positions.

Mais il ne suffit pas de flotter également dans un cadre déterminé, fût-il le plus important (le cadre du circuit phallique) pour être celui où est engagé le désir de l'Autre. Il faut encore maintenir le flottement entre d'une part la jouissance et la castration qui commande le circuit phallique et d'autre part le signifiant et la voix qui spécifient la ligne symbolique inférieure.

Où la voix nous entraîne-t-elle à l'étage inférieur ? Dans un circuit semblable au circuit phallique, à savoir dans le circuit du moi, le circuit de la conscience ou de la voix de la conscience, appendu à la piste symbolique inférieure.

²⁰ *Encore*, p. 73.



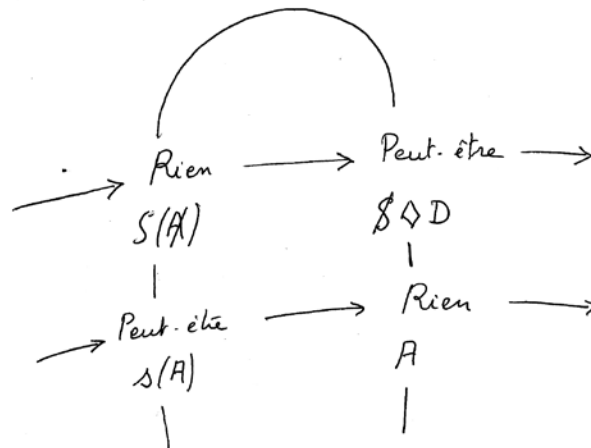
Toute la question est de ne pas confondre le circuit de la conscience avec le circuit phallique, ni de choisir l'un en oubliant l'autre. Car il est facile de prendre le désir pour un moi idéal (qui ouvre toutes les possibilités) et le fantasme pour un moi (qui s'impose nécessairement) ; la ressemblance imaginaire entre les deux circuits entraîne ipso facto la correspondance entre les deux lignes imaginaires. Ce sont les lignes supérieures des deux circuits qu'il faut différencier nettement pour maintenir l'attention également flottante entre ces deux circuits.

Pour ce faire, il faut reprendre la double question : « que veux-tu ? » que l'Autre m'adresserait et « que me veut-il ? » que j'adresserais au sujet de l'Autre.

L'objet a.

« Qu'est-ce que je veux ? » s'explicite dans le message ou la demande, mais ce n'est pas le contenu de l'énoncé qui donne la réponse. Au niveau du message, nous n'avons qu'un pur « peut-être » : peut-être qu'en répétant mes demandes, un désir va-t-il se dégager ? Ce message, je le reçois par l'intermédiaire de l'Autre, mais l'Autre n'apporte rien d'autre que la réponse inversée, à savoir strictement « rien » et le désir apparaît très précisément comme ce qui n'est en rien la demande. Dans la ligne inférieure, la demande, fondée sur un peut-être, sur une satisfaction possible de la demande, bute sur la frustration, sur un « rien » qui introduit au désir. On va donc d'un peut-être (« signifiant ») à un rien (« voix »). La réponse au Che vuoi ? à ce que je veux ? a bien la forme de « peut-être rien ».

La question que je peux poser à propos de l'Autre (à l'étage supérieur) : « que me veut-il ? » part au contraire de rien, car l'Autre n'existe pas et le signifiant du grand Autre barré pourrait être compris comme un zéro, à ceci près que la question persiste nécessairement, c'est un impossible qui se pose nécessairement ; autrement dit le « rien » doit se poser ; mais il entraîne aussi des conséquences au niveau de la pulsion. La réponse à « que me veut-il ? » doit nécessairement partir du « rien » impliqué dans S de grand A barré et me pousser (c'est ça la poussée de la pulsion) à une réponse tout en « peut-être », parce que tout se joue à partir de la coupure et des renversements pulsionnels. La réponse au « que me veut-il ? » doit bien prendre la forme de « rien peut-être ».



Quel est l'intérêt de ce jeu entre rien et peut-être ? Précisément, c'est de soutenir l'attention également flottante entre quelque chose et rien et en même temps dans la tension des différentes pistes du graphe.

La règle de l'association libre amène l'analysant à quatre choses différentes qui correspondent aux quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse : il se répète (et c'est la répétition), il se contredit (et c'est l'inconscient), il s'explique avec son corps et son esprit (et c'est la pulsion), il s'engage dans les modalités de sa rencontre avec l'Autre (et c'est le transfert). On voit par là que ces quatre concepts ne sont pas des concepts, mais des processus effectifs dans le cours d'une analyse. Comment faire avec ces processus de répétition, d'inconscient, de pulsion, de transfert ? Chaque fois, le psychologue peut tenter de donner une réponse satisfaisante et positive : il pourrait résumer ce qui se répète, il pourrait trouver une solution aux contradictions, il pourrait expliquer les mécanismes psychosomatiques, il pourrait légaliser la rencontre de l'Autre dans un contrat. Ce qui caractérise la méthode psychanalytique, c'est justement de ne pas refermer le processus de la répétition, de l'inconscient, de la pulsion et du transfert, autrement dit de soutenir une attention également flottante entre une réponse possible et un rien de réponse, peut-être rien, rien peut-être.

Quelque chose ou rien, rien ou quelque chose, c'est exactement dans cette ambiguïté, dans ce flottement qu'apparaît l'objet *a* de Lacan et sa fonction est bien de maintenir l'attention également flottante. On doit donc inscrire l'objet *a* aux quatre coins de la réponse à la double question « qu'est-ce que je veux ? » et « que me veut-il ? ».

À chaque concept fondamental, c'est-à-dire à chaque processus fondamental dans la psychanalyse doit donc répondre une forme spécifique d'objet *a*, c'est-à-dire une forme d'oscillation entre quelque chose ou rien.

La répétition commence par supposer qu'on retrouvera finalement l'objet satisfaisant qui donnerait la jouissance complète (à ne pas confondre avec la jouissance primordiale), le bon sein, le paradis perdu. C'est donc comme un peut-être que l'objet oral se présente et il se présente directement dans le champ de la demande, d'où la

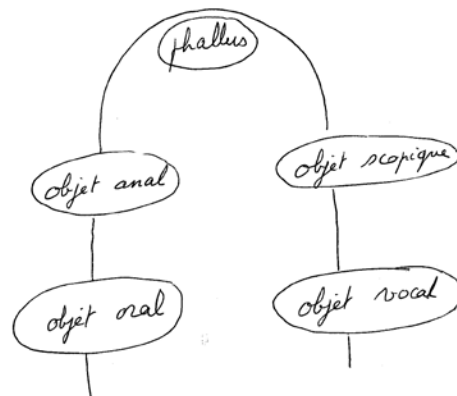
possibilité être confondu avec l'objet de la demande et la possibilité du « piétinement d'éléphant du caprice de l'Autre »²¹.

L'inconscient commence par mettre en place des contradictions en opposant une force à une contreforce, un investissement à un contre-investissement (c'est le mécanisme même du refoulement originaire). Les contradictions dont se tissent l'inconscient, fabrique d'abord du rien : avec quelque chose, on fait du rien. Et c'est ce rien que le psychanalyste va soutenir, ce rien dans son inconsistance même, qui est corrélatif à l'inconsistance du grand Autre. L'objet anal est construit par ce système d'oppositions où une force s'annule par une contreforce. Le mouvement qui paraissait relever de l'Autre est complètement arrêté par un contremouvement. L'Autre dont nous attendrions qu'il bouge ne bouge pas, il est exactement barré.

La pulsion vise à articuler les relations qui doivent exister entre le corps et le psychisme. Elle se présente comme une exigence de travail à partir du fait même qu'il n'y a pas de grand Autre pour statuer sur le sujet. Cette exigence de travail implique un certain schéma, une certaine vision de ce travail. Le psychologue croit qu'il peut donner un schéma de l'appareil psychique. La psychanalyse soutient le contraire de cette vision planifiante, le regard qui décale continuellement l'attention vers l'impossibilité justement de visionner le psychologique. Le regard est ce qui échappe à la vision.

Enfin le transfert concerne ma relation au grand Autre, ce grand Autre complexe qui implique principalement les quatre points cardinaux du graphe : A, s(A), S de grand A barré et la pulsion. De nouveau, le grand Autre ne pourra être approché justement qu'à la condition de prendre en considération le flottement entre quelque chose et rien qui nous détache radicalement des conditions de possibilités de l'objet qui peut être dit, parlé, signifié. C'est là où la possibilité même d'un tel objet disparaît que la voix trouve sa place, une place d'impossibilité radicale.

On peut donc inscrire les formes de l'objet a aux quatre coins de notre quadrilatère :



²¹ Ecrits, p.814.

L'intérêt d'un tel schéma n'est pas de coller les formes d'objet a sur les points cardinaux du graphe. C'est une nouvelle lecture du graphe qui s'impose toujours à nouveau. C'est un nouveau chemin qui s'impose où, dans le circuit des points cardinaux du graphe, on oscille entre quelque chose et rien, au moyen de l'objet a, qui doit être pensé comme un objet avec plusieurs formes : deux se présentant comme un « rien » (l'objet anal et l'objet vocal) et deux se présentant comme un « peut-être » ou comme un quelque chose de possible (l'objet oral et l'objet scopique)

J'ai déjà parlé des accointances de l'objet oral avec le message. Le rapprochement de S de grand A barré avec l'objet anal peut surprendre. Nous avons vu l'importance de ce signifiant pour l'ensemble du graphe ; où allons-nous le trouver si nous ne voulons pas nous contenter de la bonne parole de Lacan ? Le rapprochement avec l'objet anal nous indique comment nous devons le construire, car il n'est pas simplement donné dans la nature. L'objet anal est caractérisé non pas par l'anatomie du bout du tube digestif, mais par sa structure d'opposition de deux forces : l'objet anal est à la fois le cadeau précieux par excellence et le déchet à rejeter. Et tout objet compris dans l'opposition de deux forces contradictoires et un objet anal, indépendamment de sa proximité anatomique ou sémantique avec l'anus. Bien plus fondamental dans le sens du graphe, on devrait penser l'objet anal comme la mise en question radicale du grand Autre, c'est-à-dire dans le sens du signifiant du grand Autre barré. Il faut donner d'abord une force à l'Autre et lui opposer une contreforce. Il faut d'abord aimer Dieu ou le grand Autre pour le faire exister et ensuite le faire disparaître par une force tout aussi grande, une haine du grand Autre, qui le fait disparaître.

Quel que soit le point du graphe que l'on choisit, il s'agit de le faire jouer dans le jardin des sentiers qui bifurquent pour soutenir l'attention également flottante. Alors que l'association flottante se présente comme une ruse – personne ne peut suivre le fil de l'attention flottante –, la règle de l'attention également flottante est une éthique jamais gagnée, mais qui met toujours à nouveau en mouvement la structure de l'être parlant.

Christian Fierens